

ESPÉRER

CONTRE TOUTE ESPÉRANCE

(3)



Une caractéristique de notre époque, c'est d'être gouvernée par l'instant, l'éphémère, le provisoire. La crise que nous traversons, avec ses inquiétudes et ses incertitudes, a même accentué cette tendance. On vit ce présent compliqué, au jour le jour, avec pour préoccupation essentielle «maintenant» et si possible «tout de suite». Même si on commence à parler de «l'après», on a du mal à envisager un temps autre, différent de celui que l'on est en train de vivre. D'autant que l'on ne sait pas de quoi demain sera fait. Certes, l'avenir est par définition toujours incertain, mais il est de plus en plus perçu comme indéchiffrable, imprévisible, insaisissable, difficile, voire très sombre pour les générations à venir (destruction de la planète, effondrement apocalyptique, fin de l'histoire, guerre des civilisations...). Autant de catastrophes, annonciatrices pour certains de la fin du monde ! Du coup notre société semble ne plus attendre ni un temps autre, ni un autre temps. Comme si l'avenir n'était plus porteur d'un possible à désirer et à imaginer. En témoigne cette banderole, restée longtemps accrochée sur le rond-point d'un de nos villages, sur laquelle était écrit ce bout de phrase : «notre futur n'a pas d'avenir». N'y a-t-il pas derrière ce propos désenchanté le reflet d'une terrible désespérance ? Les humains peuvent-ils vivre sans le désir et la promesse d'un «autre» à venir, d'un «autrement», d'un ailleurs, qui les arrachent aux servitudes du présent, les appellent et les mobilisent vers de nouveaux possibles ?

L'espérance, attente de ce qui est à venir

Aujourd'hui, le mot d'ordre semble être : «on n'attend plus rien». Or ne plus rien attendre, c'est renoncer à espérer. Car l'espérance est liée à l'attente, c'est même attendre l'inespéré. Comme l'exprime l'apôtre Paul «Voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance.» (Rm 8, 24-25). On a vu toutefois que cette attente n'est pas passive, elle peut déjà orienter le présent, transformant ce qui existe au nom de ce qui n'est pas encore là. Ainsi, en Jésus le Christ, le Royaume de Dieu est advenu, des femmes et des hommes sont guéris, libérés, pardonnés, remis debout, ressuscités. Puis les disciples sont appelés à leur tour à incarner l'espérance dans leur vie et à la proclamer. Aujourd'hui, dans et hors des Églises, des témoins suscitent par leur parole et leurs actes des raisons d'espérer dans un monde qui pense ne plus en avoir. Ils attestent qu'une vie nouvelle, une

vie autre, est déjà possible au cœur de réalités que l'espérance semble avoir désertées.

Toutefois, il faut bien voir que, pour la Bible, cette inscription de l'espérance dans le présent n'est possible qu'en lien avec ce qui est encore attendu. L'espérance que Dieu donne ne saurait être ramenée, réduite, au seul espoir d'une vie humaine renouvelée, ici et maintenant, fut-ce par l'Évangile. «Si nous avons mis notre espérance en Christ pour cette vie seulement, écrit Paul, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes» (1 Co 15,19).

Dans l'Ancien Testament, l'espérance est liée à la promesse de la terre qui met en route Abraham, Moïse, et tout le peuple. Plus tard c'est la promesse du retour au pays qui rend l'espérance au peuple exilé. Dans le Nouveau Testament, l'espérance s'exprime dans la foi en la résurrection, en la vie éternelle, en la venue du Royaume, en l'assurance du salut, au retour du Christ. Elle a une dimension individuelle et aussi collective,

L'espérance, attente de ce qui est à venir

concernant toute la création. «Nous attendons, selon sa promesse, des cieux nouveaux et une terre nouvelle ou la justice habitera » écrit Pierre (2 Pi 3,13) reprenant la parole du prophète (Es 65,17).

Paul rappelle aux Éphésiens «le dessein bienveillant» de Dieu «pour mener les temps à leur accomplissement: réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre. » (Ep 1,9-10). Enfin comment ne pas citer à nouveau l'épître aux Romains, quand l'apôtre parle de «la création qui attend avec impatience la révélation des fils de Dieu» et qui «garde l'espérance, car elle aussi sera libérée». En attendant, elle «gémît maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement », comme «nous aussi nous gémissons attendant la délivrance. Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance » (Rm 8, 18-24).

En hébreu biblique le verbe que l'on traduit en général par espérer, signifie littéralement être tendu vers. Le substantif qui en dérive, que l'on traduit par attente ou espérance, peut désigner le fil ou le cordon que l'on attache. Cela signifie que cette attente qu'est l'espérance n'est pas la simple anticipation d'une éventualité. Mais c'est vraiment être lié à ce qu'on attend, ce vers quoi on tend, même si cela peut paraître raisonnablement impossible, même si on ne peut encore le voir. S'il fallait en donner une image, on pourrait penser à nos expériences de physique au lycée, quand la limaille de fer, posée sur une feuille de papier, dessinait des formes étonnantes grâce à la force invisible d'un aimant glissé dessous. Ainsi en est-il de la promesse d'un Dieu aimant qui «aimante» notre présent, l'oriente, le transforme et permet de le vivre déjà autrement, dans l'attente de ce «mieux encore» que «Dieu prévoit pour nous » (Héb 11,40).

C'est ce que l'on pourrait appeler «l'espérance de Dieu pour nous ». Alors si notre propre espérance a pour fondement ce «mieux encore » voulu par Dieu, rien ne peut la vaincre, rien, ni personne «ne peut nous en séparer» (Rm 8,39).

On voit ici la différence possible entre «espoir » et «espérance », puisque le verbe espérer en français nous a donné ces deux termes distincts. L'espoir imagine son objet de manière précise et il veut le posséder.

Il disparaît avec sa réalisation comme dans son échec. L'espoir est de l'ordre d'un besoin, alors que l'espérance est fille du désir. Toujours elle nous tire au-delà de ce que nous pouvions imaginer, elle est la force

créatrice d'un projet qui dépasse notre seul horizon. À la différence de l'espoir, l'espérance n'a pas une connaissance précise de ce qu'elle attend, elle ne repose pas sur des preuves, mais elle a pour moteur une promesse. Selon la belle expression de Frédéric Boyer, «espérer c'est recevoir sans posséder». À l'image de Moïse qui voit de loin la terre promise sur laquelle il ne posera pas le pied. (Dt 34,4). Pas plus que nous ne pouvons mettre la main sur la promesse de Dieu.

Car cette promesse est toujours, comme Dieu lui-même, au-delà de ce que nous pouvons en dire. Elle nous entraîne au-delà de ce qui existe, au nom de ce qui n'existe pas encore. Un «au-delà » qui n'est pas de l'ordre d'un savoir, habité par les imaginaires et spéculations accumulés au fil des siècles, mais d'une confiance en la promesse. Ainsi la résurrection des morts, célébrée à Pâques et qui est au cœur de notre foi, autorise toute espérance, même la plus folle. Au-delà de ce que l'on peut raisonnablement en connaître ou en imaginer, nous avons l'assurance que la mort n'aura jamais le dernier mot sur la vie. Et cette espérance nous porte dans la traversée difficile du moment présent. Moment de remise en question où «il ne faut pas craindre de trop espérer, il faut craindre uniquement d'espérer trop peu » (Paolo Ricca).

Une telle espérance ne saurait trouver sa source en l'être humain seulement. Elle ne peut venir pleinement que d'un Autre en qui on croit. Elle repose sur cette confiance qui «nous arrache à nous-mêmes et nous établit hors de nous, pour que nous ne prenions pas appui sur nos forces, sur notre conscience, nos sens, notre personne, nos œuvres, mais que nous prenions appui sur ce qui est au-dehors de nous : la promesse et la vérité de Dieu qui ne peuvent tromper». (Luther).

L'espérance chrétienne se nourrit de cette promesse imprenable accueillie dans la foi. Elle est dans la gratitude confiante en ce qui est déjà donné, mais pas encore reçu pleinement. Ce qui est encore à venir et qui pourtant permet d'espérer dans le présent. Seule cette confiance en la promesse nous permet de croire et de dire que, décidément, il est possible, comme Abraham (Gn 12,1), d'« espérer contre toute espérance ». (Rm 4,18).

Michel BERTRAND